

Cycle lieux rares, cités phares

Berlin XXI^e siècle

"Ich bin ein Berliner" doit encore résonner dans les esprits d'un bon nombre d'adhérents-voyageurs.

Vous êtes en effet très nombreux à choisir la ville-symbole de la réunification allemande comme lieu de Forum art et urbanisme, séjours ou étape ville d'art...

Un engouement fort compréhensible puisque la capitale allemande offre, outre un patrimoine muséographique splendide et totalement repensé, un "laboratoire" des nouvelles architectures, au cœur d'un tissu urbain renouvelé.

Si tant est que la découverte de la "ville collage" est conduite par un spécialiste, la promenade promet d'être exceptionnelle...

AYMONE NICOLAS, historienne de l'architecture et guide, nous dresse le ou les portraits du Berlin d'aujourd'hui. Son discours, érudit et didactique, nous livre une vision d'ensemble à travers 2 axes : géographique et urbanistique – du centre vers la périphérie – puis esthétique, en quête de ces nouvelles architectures illustrant les différentes fonctions d'une capitale : politique-économique, culturelle et sociale. Une conférence d'une rare pertinence donc.

Berlin. 1989. Le rideau de fer s'effondre. Après sa chute, l'Allemagne se redresse et se réunifie, oubliant ses quelque 50 ans de division. Berlin redevient une, et très vite une capitale. Au-delà des enjeux européens, le nouveau rôle politique de la ville a eu une influence décisive sur la transformation de l'ancien centre historique. Des réalisations architecturales spectaculaires aux signes plus discrets de rénovation, Berlin s'allonge sur le divan de son histoire et tente par une psychanalyse architecturale et urbanistique de s'affranchir d'un trauma collectif : "le mur dans les têtes".

Le contraste est en effet frappant entre la disparition matérielle du double mur construit en 1961 et la persistance de la division dans les mots et les pratiques sociales (la *Wende* marque le tournant, *Drüben* signifie de l'autre côté). Comme le démontre une enquête réalisée par la société des transports de Berlin BVG (Grésillon, 2002), les déplacements à l'intérieur des anciennes parties de la ville sont bien plus nombreux que les trajets est-ouest. Beaucoup de Berlinois de l'Est se rendent à l'Ouest pour travailler, beaucoup moins pour consommer ou se divertir. En revanche, les habitants de l'Ouest se rendent à l'Est pour aller au théâtre, au musée ou au restaurant. Ce phénomène persiste malgré l'important renouvellement de la population (un million de départs et d'arrivées), qui malgré les prévisions euphoriques des années 1990-1994 n'a pas augmenté. Berlin compte environ 3,5 millions d'habitants, répartis sur un vaste territoire de 875 km² couvert en grande partie de forêts et de lacs. Les débats et les grands projets architecturaux actuels ne peuvent se comprendre sans un rappel historique, tant ils sont liés à la situation de Berlin avant 1945.

Berlin, ville jeune

Fondée vers 1237, Berlin est paradoxalement une ville relativement jeune. L'ensemble de son bâti date de la fin du XIX^e siècle. Du cœur médiéval bâti autour de l'île de la Sprée, il ne reste que peu de traces : les églises Saint-Nicolas et Sainte-Marie reconstruites après 1945 (Buffet, 1993). Sous l'impulsion du Prince Électeur Frédéric I^{er}, qui accueillera en 1785 les huguenots français en exil, et surtout du roi Frédéric II, la ville s'agrandit vers l'ouest le long de deux axes principaux : l'avenue sous les Tilleuls (est-ouest) et la Friedrichstrasse (nord-sud). La ville baroque est entourée d'un mur d'enceinte



Le pont Oberbaumbrücke (1894) enjambe la Sprée sur 150 m. Au temps du Mur, la ligne n°1 du métro se brisait ici en cul-de-sac.

percée de portes. Trois places géométriques aux noms français achèvent la composition : le *Quarrée* (aujourd'hui *Pariser Platz*), l'*Octogon* (*Leipziger Platz*) et la *Rondelle* (*Mehringplatz*). Le développement industriel et démographique de Berlin au XVIII^e et XIX^e est fulgurant. La population berlinoise double en effet entre 1877 et 1905 (d'un à deux millions). Peu après l'ouverture de la première ligne de chemin de fer Berlin-Potsdam en 1838, l'urbaniste Hobrecht dessine en 1862 un plan de développement concentrique et de lotissement en parcelles, dont les principes continuent de réguler l'expansion urbaine. Dix ans plus tard, Berlin est promue capitale du Reich allemand, fondé par le roi du Prusse Guillaume II dans la Galerie des Glaces de Versailles. La ville connaît alors une intense période de construction, non seulement de grands édifices publics (la gare d'Anhalt, le Reichstag,

les musées de Pergame), mais aussi de milliers de logements dans les quartiers ouvriers de Wedding, Kreuzberg et Prenzlauer Berg.

Berlin dos à dos

On connaît la suite : la première guerre mondiale est suivie de peu par la seconde, avec son lot décuplé de morts et de destructions. Le projet hégémonique d'Hitler précipite l'Allemagne et Berlin dans un conflit meurtrier. Leur division en 1949 en deux territoires hermétiques, contrôlés respectivement par les forces alliées et l'Union soviétique, en est une conséquence directe. Après une difficile reconstruction, les deux parties de la ville se développent dos à dos. La reconstruction à l'Ouest du Hansa Viertel (l'exposition internationale du Bâtiment de 1957) répond à la construction de la grande avenue magistrale Stalinallee (1953-1960).



Le musée des Sciences et des Techniques.

Toutefois, la partie Est, capitale de la RDA, redevient le plus grand centre industriel du pays, tandis que Berlin-Ouest souffre de son enfermement complet à partir de 1961. Les années 70 sont marquées par des rapprochements politiques et des tractations en tout genre : on assiste de part et d'autre du Mur à des échanges de personnes mais aussi à des échanges de terrains. Les lignes de chemins de fer et les gares appartenaient par exemple à l'État est-allemand, ce qui explique la persistance de ruines ou de terrains vagues à Berlin-Ouest. Grâce à leur échange contre des terrains attenants au Mur, deux anciennes gares ont été transformées en deux très beaux musées : le musée des Sciences et des Techniques et le musée d'Art contemporain. Le rassemblement des collections d'œuvres d'art dispersées est un autre exemple de cet

héritage parfois absurde, qui a déterminé les choix pris depuis 1989, en particulier celui du déménagement fédéral.

Berlin et la "démocratie comme maître d'ouvrage"

Depuis 1949, Berlin avait conservé le titre de capitale, mais perdu le privilège d'accueillir le siège du Parlement. Le 20 juin 1991, la nouvelle Assemblée votait à 7 voix près au détriment de Bonn et en faveur de Berlin. Autant dire que la tâche s'annonçait difficile. Les réticences étaient d'origine politique, financière et économique. Le déménagement entraînait non seulement la rénovation

du Reichstag, la construction de nouveaux bâtiments pour le chancelier et ses ministres, mais aussi les déplacements des fonctionnaires, des ambassades, des organes de presse, des lobbies financiers ou religieux. D'autre part, pour la municipalité berlinoise, il était hors de question de construire un quartier entouré de barbelés. L'heure était à la "démocratie comme maître d'ouvrage" (Arndt, 1961), à une architecture transparente et à un espace public accessible à tous (Flierl, 1998).

Coupole et symbole

Au terme de 10 années de chantier, on peut affirmer que la transformation de Berlin en métropole politique est achevée, avec des réalisations architecturales controversées. En tête de tous les suffrages, le Reichstag rénové par Sir Norman Foster. Depuis son inauguration en 1998, plus d'1,5 million de visiteurs sont montés sur le toit de l'édifice pour admirer la nouvelle



La coupole du Reichstag.

coupole. La première, dessinée par Paul Wallot en 1894, était qualifiée de "Couverture de bonbonnière". Les Berlinois, friands de surnoms, n'ont encore rien trouvé pour celle de Foster. Il est vrai que l'architecte donne ici une vraie leçon d'architecture. Dans son projet initial pour le concours de 1992, nulle trace de coupole, mais un vaste auvent en métal élevé au-dessus du Reichstag, comme pour mieux atténuer sa monumentalité. Foster pensait peut-être comme beaucoup d'Allemands qu'une nouvelle coupole rappellerait le mystérieux incendie du 27 février 1933. Il a tout de même obtempéré devant l'insistance de la majorité conservatrice des députés à redonner au Reichstag un couvre-chef. Transformant une contrainte en prouesse, il a fait de ce détail esthétique

un élément fonctionnel : la coupole de verre et d'acier repose sur un cône creux recouvert de 320 miroirs qui permet d'éclairer d'une lumière naturelle et de ventiler la grande salle plénière située en-dessous. La coupole remplit aussi une fonction symbolique. Théoriquement les citoyens peuvent regarder sous leurs pieds les députés travailler ; la nuit, la coupole éclairée rivalise avec les enseignes lumineuses des grandes firmes de la Potsdamer Platz.

La coupole n'est pas le seul trait remarquable de cette rénovation. L'imposant édifice a été entièrement vidé pour laisser place à une vaste salle plénière meublée dans les tons bleus. Les bureaux des parlementaires ont été construits à proximité dans l'ensemble monumental qui borde la place de la République. Ce ruban d'1,2 km de long (*Band des Bundes*), franchit le méandre de la Sprée comme un lien symbolique entre l'Est et l'Ouest. Axel Schultes et Charlotte Franck ont non seulement remporté le concours d'Urbanisme de 1992, mais aussi réalisé la nouvelle Chancellerie. Cet édifice monumental de verre et de béton fait face au bâtiment des parlementaires (signé Paul-Löbe-Haus) surnommé le "Moteur de la République".



Le Reichstag.

Les artistes du Reichstag

L'alternance de volumes cubiques et cylindriques de part et d'autre d'une grande halle est à l'origine du surnom du bâtiment des parlementaires. C'est aussi le lieu de travail des 602 parlementaires et de leurs collaborateurs. Ces nouveaux bâtiments à l'apparence un peu austère abritent de nombreuses œuvres d'art contemporaines (signées entre autres Gerhard Richter,

Christian Boltanski, Jenny Holzer, Georg Baselitz), dont certaines ont fait l'objet de controverses. C'est le cas de l'œuvre d'Hans Haacke, disposée dans la cour nord du Reichstag, visible depuis la terrasse. Elle se présente comme une sculpture vivante : les lettres lumineuses de l'inscription "À la population" (*Der Bevölkerung*) sont placées au milieu d'un vaste rectangle où poussent des herbes folles. L'artiste a en effet demandé à chaque député de déposer un peu de terre de sa circonscription. Il s'agissait, d'une part, de compléter l'inscription "Au peuple allemand" (*Dem Deutschen Volk*) apposée en 1916 sur le fronton du Reichstag, en englobant dans la dédicace les nombreux habitants qui ne sont pas de nationalité allemande, d'autre part, d'illustrer – par les végétaux – la diversité de la population allemande. Cette œuvre a soulevé un tollé sans précédent et a fait l'objet d'un vote à l'Assemblée en 1999. Ceci est un exemple des nombreux débats tenus à Berlin depuis la réunification à propos de l'art ou de l'architecture. On peut citer ceux suscités par l'empaquetage du Reichstag par Christo et Jeanne Claude en 1995, l'édification d'un mémorial fédéral aux juifs européens victimes de l'Holocauste ou plus récemment la destruction du palais de la République et la reconstruction du château des Hohenzollern (1991-2001) (Robin, 2001).

Les lieux de mémoire : projets et rejets

L'arrivée du Gouvernement à Berlin a en effet entraîné une réflexion sur la valeur des monuments historiques. L'un des spectacles les plus étonnants actuellement est bien le paysage chaotique de la place du Château, autrefois Marx-Engel-Platz. Jusqu'en 1951, la résidence des Hohenzollern donnait son orientation à la ville. Endommagé par les bombardements, l'imposant édifice baroque a été dynamité sur ordre des nouveaux dirigeants communistes. Seul le portail nord a été conservé et réemployé pour la façade du siège du Conseil d'État. Ce n'est qu'en 1973 que le bureau politique du Parti (SED) décide d'y élever un bâtiment multifonctionnel : le palais de la République. Cette maison du peuple accueillait l'Assemblée des délégués, mais aussi une salle de spectacle de 5 000 places, des restaurants, des

cafés et des cinémas. Jusqu'à sa fermeture en août 1990, ce bâtiment faisait partie des lieux culturels de la capitale est-allemande. De l'avis de tous les députés (est-ouest confondus) il était hors de question que le Parlement s'y installe. L'annonce simultanée de la présence d'amiante et de la volonté de reconstruire l'ancien château a soulevé un débat encore ouvert. Au-delà des arguments, cette controverse a mis en lumière une réévaluation de l'architecture des deux régimes précédents. Deux édifices construits entre 1933 et 1942, la Reichsbank et le ministère de l'Air, ont été occupés par la RDA puis par le Gouvernement actuel. Ils abritent respectivement le ministère des Affaires étrangères et le ministère des Finances ; détail qui n'a pas échappé à l'écrivain Günter Grass dans son ouvrage *Toute une histoire* (1997). En revanche, l'architecture trop récente et issue de l'héritage communiste d'un certain nombre d'édifices édifiés dans les années 70 par la RDA a fait l'objet d'un rejet. À ces questions qui concernaient davantage le centre-ville historique s'est ajoutée celle de la restitution de terrains et la reconstruction à l'identique de certains édifices (l'hôtel Adlon). La Pariser Platz est ici un cas exemplaire.

Les nouvelles ambassades

Embellie en 1791 avec la construction de la porte de Brandenburg, la place est bordée de palais bientôt occupés par les représentations diplomatiques. Napoléon III acquiert ainsi en 1870 le palais qui fait face à l'Académie des arts. En 1945 et plus encore en 1961, la Pariser Platz est défigurée. La porte de Brandenburg trône, seule, déchue de sa fonction de passage, au milieu d'un no man's land obstrué par le Mur. De l'autre côté, vers l'avenue des Tilleuls, on aperçoit les ambassades soviétique, hongroise et polonaise. L'ambassade de France, du Royaume-Uni et des États-Unis ont disparu. La réunification a permis aux pays de recouvrer leurs terrains. La France et le Royaume-Uni ont fait aussitôt reconstruire leur ambassade respectivement par Christian de Portzamparc et Michael Wilford. Les États-Unis tardent pour venir boucher la dernière dent creuse de la place carrée. Notons ici d'autres réalisations, puisque plusieurs pays ont déplacé leur consulat à Berlin : en particulier l'Inde, le Brésil, les pays du nord



La porte de Brandenburg.

(Norvège, Suède, Finlande, Islande). Cet ensemble architectural, bâti en bordure sud du Tiergarten, est dissimulé par une paroi bleue métallique derrière laquelle se blottissent quatre bâtiments de pierre et de bois. Le Japon, l'Italie et la Suisse ont remis à neuf des bâtiments d'avant-guerre. La Chine a choisi de réutiliser un ancien centre des congrès de la RDA, dont l'ancienne façade sombre a été recouverte d'une peau argentée. Parmi les réalisations de la nouvelle capitale, les ambassades sont sans doute les plus réussies et surpassent les immeubles de bureaux de la Potsdamer Platz.

Berlin, métropole des services

Quoique que l'on pense des architectures sorties de terre comme des champignons, il faut reconnaître que ce quartier est le résultat de prouesses techniques, logistiques et architecturales. Repérés par le chef de Daimler-Benz avant la chute du Mur, ces terrains laissés vacants par la guerre puis par un projet d'autoroute appartenaient à la ville de Berlin-Ouest. En 1989, aucune ville européenne n'offrait de telles surfaces en centre-ville à des prix aussi dérisoires. De plus, la Potsdamer Platz, avec ses cabarets et ses cinémas, dépeinte par les écrivains (Walter Benjamin) et les peintres expressionnistes (Ludwig Kirchner) faisait figure de mythe fondateur de la ville moderne. Le groupe Daimler-Chrysler et la firme japonaise Sony ont été prompts à acheter respectivement

60 000 et 40 000 m². Lauréat en 1993 des concours d'Urbanisme, Renzo Piano établit les plans du quartier Daimler en 1994. Quatre ans plus tard, la firme inaugure son siège construit sur la Marlene-Dietrich-Platz. L'architecte italien ne s'est pas inspiré de la Défense ou de Singapour, mais s'est appuyé sur le modèle des villes européennes. Aidé

par sept autres architectes, Piano a mis en œuvre une architecture pleine de retenue, contrairement à l'architecte américain Helmut Jahn en charge du quartier Sony. Les immeubles de bureaux, le théâtre musical, les cinémas et le centre commercial du premier affichent des façades en brique, des colonnades en rez-de-chaussée et des trottoirs pavés à la berlinoise. Le grand complexe de métal et de verre du second est centré autour d'une grande place circulaire couverte par une mégastructure en forme de tente. Il abrite également le siège européen de la firme japonaise, une vingtaine de salles de cinéma et une tour de bureaux.

Il est encore trop tôt pour juger sereinement de ce morceau de bravoure. Il est pourtant intéressant de souligner le contraste avec l'ensemble architectural voisin, le forum de la Culture (*Kulturforum*). Contraste de densité urbaine tout d'abord : le plan des années 60 d'Hans Scharoun définit le Kulturforum comme un paysage organique, une clairière autour de laquelle viendraient se poser cinq édifices solitaires. Les rues de la Potsdamer Platz sont étroites et les bâtiments alignés sur la rue. Contraste dans les



Le siège Debi's sur Postdamer Platz.

programmes : le Kulturforum est dédié à la culture et aux arts avec la Philharmonie, la bibliothèque nationale, le musée d'Art moderne, les musées des Arts décoratifs et de Peinture ancienne (*Gemäldegalerie*). Le quartier d'affaires compte lui 60 % de bureaux, 40 % de commerces et divertissement et 20 % de logements. Tout sépare ces deux morceaux de villes qui sont pourtant appelés à se fondre.

Le nouveau quartier des investisseurs a été la réalisation la plus marquante des années 90. Depuis, les transformations du tissu industriel et de l'économie berlinoise trouvent de nouvelles expressions architecturales. L'ancien centre-ville de Berlin-Ouest, autour de la gare du Zoo et de l'avenue Kurfürstendamm a connu une rénovation forcée, pour faire face aux bureaux neufs du Mitte. La chambre de commerce s'est dotée d'un édifice aux formes surprenantes d'insecte coléoptère dans la Fasanenstrasse (Nicolas Grimshaw, 1997). Sur le Kudam', de nouveaux immeubles de bureaux de verre ont surgi (derrière le célèbre café Kranzler), tentant de rivaliser avec les Quartiers 204, 205 et 206 de la Friedrichstrasse (les Galeries La Fayette de Jean Nouvel, 1996). Moins ostentatoires sont les réhabilitations d'anciennes usines ou combinats en pépinières d'entreprises tels le centre international du Design de la Warschauerstrasse (ancienne Usine Osram près de l'East-Side-Gallery).

La culture : institutions ou alternatives ?

Si la réunification administrative, politique et économique de Berlin connaît encore quelques difficultés, il est certain que Berlin est redevenue une métropole culturelle, surtout dans ses quartiers est. Comme le démontre Boris Grésillon, le paysage culturel de Berlin a connu des phases très diverses durant les dix dernières années : la création spontanée de lieux "alternatifs" dans des locaux désaffectés, la spécialisation des initiatives les plus solides (les anciennes brasseries de la Schönhauserallee : le *Pfefferberg* et la *Kulturbrauerei*) et enfin la crise des grandes institutions (opéras, théâtres). Comme dans le domaine de la médecine ou de l'université, Berlin dispose de toutes les infrastructures culturelles en double : 2 salles de concerts, 3 opéras, 2 bibliothèques

nationales, etc. L'euphorie retombée, la municipalité est dans l'impossibilité de soutenir toutes ses institutions, d'autant plus que de nouveaux lieux ont ouvert, tel le nouveau Musée juif de Daniel Libeskind à Kreuzberg.

Les vertus cathartiques de la culture

Cet édifice est remarquable non seulement de part son architecture dérangeante, mais aussi de part son projet muséographique. Jusqu'en 1970, les Berlinoises n'avaient pas pris la mesure du trauma-



Le forum de la Culture.

Office national du Tourisme allemand

tisme causé par l'Holocauste et par la disparition à peu près complète des 160 000 juifs qui vivaient à Berlin en 1939. Actuellement, 10 000 d'entre eux y vivent encore. La plupart des synagogues ont été brûlées le 9 novembre 1938 ou détruites par les bombardements. L'ancien quartier juif (*Scheunenviertel*) est devenu le quartier des galeries et des designers. La communauté, enrichie depuis 1989 de juifs d'ex-Union soviétique, se retrouve autour de la Joachimstrasse. La question lancinante que se posent ensemble des Berlinoises est bien celle de l'absence des disparus. Et c'est la force de l'architecte Daniel Libeskind d'avoir centré son projet autour de ce manque. Le musée, pensé à l'origine comme une extension, est étroitement lié au bâtiment baroque voisin. Ses façades en alliage de zinc et d'acier sont percées de "fenêtres cicatrices". Le parcours qui commence

au sous-sol saisit le visiteur par sa force expressive. L'exposition proprement dite se développe dans les étages, suivant le plan en zigzag du bâtiment. Elle retrace 2 000 ans d'histoire juive en Allemagne au moyen d'œuvres d'art, d'objets liturgiques ou de la vie quotidienne, de témoignages oraux. L'objectif est de montrer les continuités et les ruptures des rapports entre Allemands juifs et non juifs. L'épisode tragique de l'Holocauste est inscrit dans un cadre historique très large. Présenté vide, comme une pure architecture-sculpture tout le long de l'année 2000, le musée a été perçu par de nombreux visiteurs comme un mémorial idéal de l'Holocauste. Ce dernier devrait être

finalement construit en 2003 à proximité de la porte de Brandenburg par Peter Eisenmann. Ces deux projets participent des mêmes transformations culturelles lentes qui à Berlin sont étroitement liées au travail de mémoire (Robin, 2001).

Les musées en chantier

Il nous faut évoquer brièvement le prochain grand chantier public de Berlin, car rien n'est encore visible. Avec le soutien de l'État fédéral et de l'Unesco, l'île des musées, inscrite depuis peu sur la liste du patrimoine mondial, fait actuellement l'objet d'un vaste projet de rénovation, qui devrait lui permettre d'égaliser le Grand Louvre ou le British Museum. Cet ensemble architectural, édifié de 1830 à 1930, abrite des joyaux de l'art occidental depuis l'Antiquité jusqu'au



Les "fenêtres cicatrices" du nouveau Musée juif.

Office national du Tourisme allemand

XIX^e siècle. Les cinq musées qui la composent sont en cours de rénovation. En 2015, l'Altes Museum, le Neues Museum, la Nationale Galerie, le Bodemuseum et le Pergamon Museum devraient être reliés par une promenade semi-enterrée. Ceci devrait permettre d'admirer dans la foulée l'autel de Pergame, la tête de la reine égyptienne Nefertiti et le Jardin d'hiver d'Édouard Manet. Un nouveau bâtiment construit par l'architecte David Chipperfield offrira les services d'accueil. Si le château était reconstruit, les collections d'arts asiatiques ou africains de Dahlem pourraient être rapatriées au centre-ville, constituant un ensemble muséal sans précédent. Afin de clore sur ce volet culturel du nouveau Berlin, il faut évoquer des lieux plus discrets, mais néanmoins actifs : le musée du Bauhaus à Schöneberg (Bauhaus-Archiv), le musée de l'Expressionnisme à Dahlem (Brückemuseum), le musée du Design à Prenzlauer Berg (Vitra Design Museum) et les nombreux centres culturels typiquement berlinois, mêlant arts plastiques, musique, théâtre : *Bethanienhaus* à Kreuzberg ou *Kulturbrauerei* à Prenzlauer Berg. Ces lieux,

La Nationale Galerie.

tous comme les logements et les espaces publics témoignent de la transformation sociale progressive des différents quartiers de Berlin.

Logements et mutations

Les arrondissements de Mitte, Prenzlauer Berg, Friedrichshain ont certainement connu une rénovation du parc de logement le plus rapide. À tel point qu'une partie de population d'origine est partie et qu'il est parfois difficile de reconnaître l'ancienne identité du quartier. Par contraste, les quartiers

résidentiels de l'Ouest – Schöneberg, Wilmersdorf, Steglitz, Grünewald –, avec leurs habitats spécifiques (casernes à loyers, immeubles bourgeois, villas cossues), sont restés identiques à eux-mêmes. La situation à l'Est était très différente. Les quartiers anciens ont longtemps été délaissés par les autorités qui ont préféré miser sur la production industrialisée de logements neufs. Ces derniers ont servi à reconstruire une partie du centre-ville (derrière l'Alexander Platz) et aussi à bâtir des grands ensembles en périphérie. Les immeubles de la fin du XIX^e siècle de Prenzlauer Berg, avec chauffage au charbon et toilettes sur le palier, étaient entretenus tant bien que mal par les habitants souvent âgés. Vers la fin des années 80, nombre d'entre eux ont été occupés par des artistes, étudiants profitant des cours étroites, des caves et des ateliers pour développer un esprit contestataire. La chute du Mur a vu arriver une nouvelle population avide de liberté, puis par la suite des étudiants de l'Allemagne de l'Ouest ou de l'étranger, jouissant d'un fort pouvoir d'achat. Ces appartements ont aussitôt été rénovés à grand frais. Là où les cafés se comptaient sur les doigts d'une main (deux autour de la Kollwitzplatz), on en compte actuellement plus de 100. Certes, la vie a repris dans ces quartiers autrefois lugubres – des boutiques en tout genre (bricolage, manucure, réparateur de vélos) – ont ouvert leurs portes. Le phénomène le plus frappant a sans doute été l'apparition des panneaux publicitaires et la construction de nouveaux immeubles dans les dents creuses laissées par la guerre. Tout cela s'est traduit en architecture par des ravalement de façades très colorées (Bötzowviertel, Simon-Dach-Strasse), des réalisations souvent banales parfois heureuses, citons



Office national du Tourisme allemand



Construction de la future gare centrale.

Aymone Nicolas

quelques immeubles au nord de la Friedrichstrasse, dans la Augustestrasse, à Mitte, ou dans la Chorinerstrasse à Prenzlauer Berg. Par ailleurs, les immeubles préfabriqués ont eux aussi été ravalés, et même l'ancienne Stalinallee, aujourd'hui Karl-Marx-Allee, a été classée monument historique avant d'être rénovée.

D'autres indices attestent de la modernisation d'une ville dont certaines infrastructures n'avaient pas été rénovées depuis la guerre. Projets d'espaces verts et d'infrastructures sportives ont fleuri dans la perspective des jeux Olympiques de l'an 2000. C'est le cas de la halle omnisports Max-Smelling (architectes Joppien, 1997) et du vélodrome (Dominique Perrault, 1998) à Prenzlauerberg. En outre, les réseaux électriques, d'eau et de gaz ont été remis à neuf. La rénovation des lignes de chemin de fer, en particulier le train aérien, a rythmé la vie quotidienne des Berlinoïses depuis dix ans. Pour les visiteurs, il est aisé de remarquer les nouvelles boutiques des gares de Friedrichstrasse ou d'Alexanderplatz. Avant de conclure, évoquons l'énorme chantier de la future gare centrale ou Lehrterbahnhof (Von Gerkan, 2004) à proximité du Reichstag. Son élégante couverture de verre sera bientôt surmontée de deux portiques rectangulaires, orientés dans la direction nord-sud. Pour la première fois de son histoire, le réseau ferroviaire de Berlin traversé par une ligne est-ouest reliant

virtuellement Paris à Moscou sera traversé par des voies souterraines reliant désormais Copenhague à Rome. D'après le très actif bureau de marketing (*Partner für Berlin*), Berlin sera alors le véritable "centre de l'Europe". Il faudra pour cela attendre la fin de ce chantier, qui montre que la ville n'a pas terminée sa mutation.

Une harmonie dissonante

Si la "Berlin ville chantier" demeure encore d'actualité, la ville "laboratoire d'architecture" l'est moins. Les gratte-ciel devant faire de Berlin une "Chicago sur la Sprée" n'ont heureusement pas encore vu le jour. Six d'entre eux sont prévus autour de la tour de télévision de l'Alexanderplatz. De telles réalisations pourraient renforcer l'impression de "ville collage". On peut certes voir une unité dans toutes les architectures que nous avons évoquées et qui datent toutes des années 90. Toutefois, si les frontières matérielles se sont effacées et si l'arrivée du Gouvernement et des nouveaux résidents unifient en quelque sorte la ville, les habitants demeurent fortement attachés à leur quartier, ou même à leur *Kiez* (ensemble de rues ou de parcelles à l'atmosphère particulière). La mosaïque se complexifie au lieu de s'unifier.

Peut-être s'agit-il d'une harmonie dissonante propre à cette ville symbole du xx^e siècle ? ■

Bibliographie

- Buffet Cyril, *Berlin*, coll. Villes, Paris, Éditions Fayard, 1993.
- Döblin Alfred, *Berlin Alexanderplatz*, Paris, Gallimard, 1970. Traduit par Zoya Motchane. (1^{re} éd. 1929).
- Ernst Ingrid, *Anthologie littéraire*, Paris, Quai Voltaire, 1993.
- Flierl Bruno, *Berlin Baut um*, Berlin, Verlag Bauwesen, 1998.
- Grass Günter, *Toute une histoire*, Paris, Seuil, 1997. Traduit par Claude Porcell et Bernard Lortholary.
- Goettle Gabriele, *À l'est du mur : 1989-1999. Les Allemands de l'ex-RDA, leurs rêves, leurs désillusions*, Paris, Autrement, 1999. Traduit par Nicole Savall.
- Grésillon Boris, *Berlin métropole culturelle*, coll. Mappemonde, Paris, Belin, 2002.
- Nicolas Aymone (textes), Zenon Sophie (photographies), *Berlin, Visages d'une nouvelle capitale*, livre à paraître.
- Robin Régine, *Berlin Chantiers*, coll. Un ordre d'idées, Paris, Stock, 2001.
- Terray Emmanuel, *Ombres berlinoises, voyage dans une autre Allemagne*, Paris, Odile Jacob, 1996.
- Zichler Hanns, *Berlin est trop grand pour Berlin*, coll. La ville entière, Paris, Mille et une nuits, n° 239, 1999.

Guides touristiques

- *Architekturführer, Berlin*, Allemand, Anglais, 5^e édition, Berlin, Verlag Dietrich Reimer, 1997.
- Barbey Adelaïde, *Guide Bleu, Berlin*, Paris, Éditions Hachette, Paris, 1991.
- Lorrain Sophie, *Berlin, guide Autrement*, Paris, Éditions Autrement, 1997.
- Prang Hans, Kleinschmidt Horst Günter, *Durch Berlin zu Fuss*, VEB Tourist Verlag, Berlin-Leipzig, 1990.